

ner.

Il n'en est pas ainsi de l'algèbre : elle résout les problèmes généralement, c'est-à-dire, qu'elle donne une formule qui peut s'appliquer dans tous les cas semblables. Pour exprimer les quantités indéterminées de l'algèbre, on ne peut pas se servir seulement de chiffres; on emploie aussi et principalement des lettres, ce qui a fait donner à cette science, le nom de *calcul littéral*. Les cas que j'ai proposés sont faciles, mais, il en est une foule d'autres très-complicés et qui ont rapport aux différentes sciences naturelles, dont l'arithmétique seule ne pourrait venir à bout, tandis qu'ils sont de la plus grande facilité au moyen de l'avantage d'exprimer très-clairement et très-brièvement ce qui, dans le langage ordinaire, exige le plus souvent des détails longs et embrouillés. Ainsi, à la fin de l'excellente arithmétique de Bouthillier, on trouve exprimées algébriquement dans cinq pages les principales règles qui occupent un long espace dans le corps du volume.

Revenons à l'arithmétique: tout le monde convient que la multiplication et la division sont plus longues et plus sujettes à erreur que l'addition et la soustraction. Eh bien! que penseriez-vous si je vous disais que l'on a découvert une machine très-simple qui permet de changer toutes les multiplications en additions et les divisions en soustractions? Il me semble déjà vous voir rire d'une telle idée; c'est pourtant bien réellement le cas, cette machine est trouvée: c'est la méthode des *logarithmes*.

—Oh! quel affreux nom! — Qu'importe le nom, si la chose est bonne? A propos permettez-moi une petite réflexion en passant. Rien de plus absurde que de crier contre une chose parcequ'elle porte un nom qui ne vous plaît pas. Il faut être bien dépourvu d'arguments pour avoir recours à celui-là; et lorsque l'on n'en a point d'autres, c'est à peu-près comme si l'on disait: j'ai tort, mais je ne veux pas en convenir. En effet, ce n'est pas le nom qui donne du prix à l'objet qui le porte, mais bien l'objet qui rend le nom illustre. Ainsi donc, quelque singuliers que puissent vous paraître certains noms prenez garde d'en rien conclure contre les objets nommés; du moins concluez tout au plus, que personne ne vous entende si vous ne voulez pas qu'on porte de vous un jugement qui malheureusement ne serait pas téméraire.

Des hommes, d'un zèle presque sans bornes, se sont dévoués, à calculer de longues tables au moyen desquelles on peut faire les changements proposés avec la plus grande facilité. Ces tables se composent de deux colonnes en

regard: la seconde contient les *ogars* des nombres correspondants dans la première. Voulez-vous multiplier deux quantités l'une par l'autre, vous cherchez leurs logarithmes que vous ajoutez ensemble et la somme obtenue est le logarithme du produit; cherchez ce logarithme et vous trouverez le produit à côté. N'est-ce pas plus court et plus facile que de faire la multiplication même.

Si je ne craignais pas d'être indiscret je vous découvrirais bien d'autres secrets, pour abrégér le travail du calcul, mais j'ai jamais peur de diminuer l'intérêt que vous trouverez en étudiant ces matières; d'ailleurs mon but n'est pas de vous les enseigner, mais seulement de montrer leur utilité pratique, nonobstant les dictions de préjugés mal fondés.

T. II.

LE GAZETTEUR.

“Forsan et hinc olim meminisse juvabit.”

QUÉBEC, 18 Décembre, 1851.

Des fautes... encore des fautes, s'écrie sans cesse le lecteur; non contente des autres défauts qui certes devraient la satisfaire si elle n'était insatiable, son ardente critique va jusqu'à s'attaquer aux fautes de typographie. De son côté, le correspondant se plaint que nous le défigurons à la rendre méconnaissable, et que nous lui faisons dire des choses dont il ne voudrait pas pour beaucoup prendre la responsabilité. Il faut enfin que nous rendions justice à celui-ci, et que nous forcions l'autre à se taire ou du moins à se plaindre à tort.

Avis en conséquence à tous les habitués du bureau de l'Abeille et aux compositeurs en particulier. So leur consacrer aujourd'hui ma plume; ce n'est rien moins qu'un cours de typographie que je leur donne dans cet article. J'aurais volontiers laissé cette tâche à M. le Gérant à qui elle appartient de droit, mais l'inutilité des nombreux avertissements qu'il a déjà donnés, m'ont fait croire à la fin que le proverbe *dicta evanescent, scripta manent*, si à la mode par le temps qui vient de s'écouler, pourrait avoir ici son application et que peut-être, après tout un médiocre écrit demeurerait où de belles paroles n'avaient fait que passer.

Comme donc il est d'expérience que le meilleur zèle et les plus grandes dispositions ne suppléent pas toujours à l'étude et à l'exercice, et que l'on ne sait guère une chose qu'on ne l'ait apprise auparavant, je conseillerais à mes confrères, d'étudier leurs *cas* comme moyen excellent de les connaître. Cela obviendrait à bien des inconvénients: car il arrive fort souvent de retrouver dans un *idi-*

ome tout nouveau, et au quel, je le parierais, le célèbre linguiste *Messanti* lui-même n'eût rien compris, un article que l'on avait donné en français. De là, pour rendre cet article à son état primitif, des traductions, des corrections qui nécessitent beaucoup de temps.

Les *cas* uns fois bien connus, je dirais mes collaborateurs que *M* voudrait tenir toujours la première place au commencement d'un alinéa et d'une phrase quelconque; que les *espaces* se placent non pas entre les lettres, mais bien entre les mots; et que trop les *multiplier*, pourrait bien faire suspecter l'état prospère de l'Abeille sous le rapport des matières; que la *virgule* remplit très-mal le rôle de l'*apostrophe* et réciproquement; qu'il en est de même pour *b* vis-à-vis certaines autres lettres, et qu'enfin le trait d'union se met bien mieux à la fin qu'au commencement d'une ligne.

Vu qu'il est un grand nombre de compositeurs qui paraissent avoir une singulière propension pour la *syncope* qu'ils prodigent assez souvent en composant, je dois dire que le génie de la langue française n'en permet pas un aussi fréquent usage, et que, malgré l'avantage qui résulte de ce procédé pour la *composition*, on court risque de perdre en corrections, le temps que l'on avait d'abord gagné. Mes confrères ne doivent pas non plus oublier que, pour être très-désirable, le concis ne doit pas être poussé trop loin, et qu'on pourrait rendre obscure une phrase dont on se permettrait de retrancher *seulement* deux ou trois mots. Croyez-m'en, chers amis, soyez sous ce point scrupuleux,...

Et que le manuscrit, exactement copié, dans toute votre ardeur, vous soit toujours sacré.

Ce n'est pas par pur ornements, comme quelques uns semblent le croire, que certains mots ou certaines phrases sont soulignés de traits. Ces mots et ces phrases doivent être composés en caractères *capitals*, *sémi-capitals* ou *italiques*, selon qu'ils sont marqués de trois, de deux ou d'une seule ligne.

Quant à la *correction*, j'ai toujours entendu dire par des personnes d'un grand sens, que l'unique moyen de bien corriger une épreuve, était d'en faire disparaître toutes les fautes; vraiment je n'ai rien de plus sage à conseiller; j'ajouterais seulement que ce ne serait pas atteindre le but désiré que d'en faire de nouvelles tout en ôtant celles qui s'y trouvent déjà.

J'aurais bien aussi mon petit mot à dire à MM. les correspondants; mais par *humilité* je ferai ici l'aveu de mes propres fautes. Que chacun les lise *la main sur la conscience*.